

Dynasties : quand quelques familles s'approprient le pouvoir

Bernard Girard, bonjour. Vous avez choisi de nous parler ce matin des dynasties, sujet étrange pour une chronique économique...

C'est vous qui m'avez incité, indirectement, à traiter de ce sujet lorsque vous m'avez dit la semaine dernière que vous recevriez aujourd'hui les auteurs d'un livre sur l'Irak. Nous en avons déjà parlé ici et je ne voulais pas empiéter sur ce que vont dire vos invités. Et en même temps je voulais depuis quelques temps parler d'un sujet qui m'intrigue : les dynasties. Je m'intéresse plutôt aux problèmes de succession dans les entreprises, au poids des héritiers dans leur direction, mais à l'occasion de cette recherche, j'ai découvert que le phénomène dynastique était beaucoup plus répandu dans le monde politique que je ne le soupçonnais, et puisque l'on parle d'Irak, on ne peut s'empêcher de penser que l'on a eu affaire à une guerre entre deux dynasties :

- la dynastie Bush, très puissante avec le Président, son père, son frère qui est gouverneur de Floride, l'Etat qui a justement permis son élection dans des conditions contestées, ses grands pères qui ont été également sénateurs,
- et la dynastie irakienne avec Saddam Hussein, ses fils, ses filles, ses gendres...

On ne peut pas résumer ce qui se passe en Irak à une guerre entre dynasties !

Ce n'aurait évidemment pas beaucoup de sens, encore que l'on ait souvent dit que Bush voulait venger son père et que Saddam ne croyait pas à une intervention américaine parce qu'il pensait que George Bush suivrait l'exemple de son père, se comporterait comme lui. Mais ce peut être l'occasion de regarder d'un peu plus près un phénomène qui est somme toute étrange. On pouvait penser que la succession dynastique qui a dominé le monde occidental pendant des siècles était passé de mode avec l'installation des Républiques un peu partout en Europe. Or, ce n'est pas le cas.

Ce ne l'est pas dans les démocraties, comme en témoigne l'exemple des Bush ou des Dailey qui sont maires de Chicago de père en fils aux Etats-Unis. Ce ne l'est pas non plus dans les dictatures, pas même dans les dictatures socialistes. On connaît l'exemple de la Corée du Nord, mais ce n'est pas le seul. Il y a la Syrie, la Jordanie, plusieurs anciennes républiques soviétiques, l'Azerbaïdjan, peut-être demain l'Ouzbékistan... dans lesquelles on voit se mettre ce système de succession. Le phénomène n'épargne aucune région du monde. On le rencontre également dans le sous continent indien, en Indonésie, aux Philippines...

Vous pensez à Benazir Bhutto...

Oui, mais aussi à la veuve italienne du fils de Rajiv Gandhi, à la fille de Sukarno en Indonésie, à Corie Aquino aux Philippines... Vous remarquerez d'ailleurs la puissance de ce phénomène qui amène au pouvoir des femmes dans des pays musulmans que l'on devine plutôt machistes. On a, en France même, l'exemple du Front National, avec Marine LePen que son père prépare à sa succession, mais aussi toutes ses élues et candidates qui sont veuves ou filles de dirigeants du parti ou de militants de l'extrême droite : Martine Lehideux, Marie-France Stirbois, l'épouse du maire d'Orange, Bompard...

Ce qui frappe, c'est l'importance de ce phénomène : où que l'on tourne la tête, on le retrouve, ce qui a fait dire à des journalistes américains que nous entrions dans l'ère des dynasties, dans ce qu'ils appellent le dynasticisme avec une pointe d'ironie inquiète –j'aurais, pour ma part, préféré le mot aristocratie-, ironie qui leur fait comparer la Maison Blanche sous Bush à la cour de Louis XIV.

C'est un peu excessif, non ?

Bien sûr, mais on apprend à leur lecture que Bush a nommé auprès de lui les fils de ses collaborateurs, de Colin Powell, de Dick Cheney et de plusieurs autres.

Mais est-ce que tout le monde ne fait pas un peu cela ?

Sans doute, et toute la difficulté est de distinguer ce qui relève de pratiques banales de ce qui est du népotisme. Je parle des Etats-Unis, mais vous remarquerez que la presse s'est, en France, émue des nominations de fils ou d'épouses des ministres dans les cabinets ministériels. Nicolas Sarkozy a nommé dans son cabinet sa femme, Cecilia, et le fils de Patrick Devedjian. On retrouve dans nos classes dirigeants un peu partout une sorte de préférence familiale qui intrigue et met mal à l'aise.

Mais est-ce nouveau ?

Ce serait aux historiens de nous le dire. Mais je voudrais revenir aux dynasties. Je me suis surtout intéressé à celles que l'on rencontre dans le monde économique, dans les PME comme dans les grands groupes, pensez à Bouygues, à Dassault, à Lagardère, à Leclerc, à Riboud... que l'on trouve autant en France, en Europe qu'aux Etats-Unis, et je me suis demandé ce qui pouvait amener des dirigeants, qui ont fait leurs preuves, à choisir leur fils pour leur succéder ? et la réponse est que c'est plutôt dans leur intérêt.

Et pourquoi ?

Il y a des motifs proprement économiques. Cela évite, d'abord, la dispersion du capital et permet de le conserver concentré entre quelques mains : il est plus difficile de vendre des parts d'une affaire de famille que d'une entreprise cotée, ne serait-ce que parce que les acheteurs hésitent à investir dans des entreprises familiales où ils ont peu de chance de se faire entendre face aux frères, cousins, neveux du patron. Cela renforce également le pouvoir du manager qui contrôle tout à la fois l'entreprise et son conseil d'administration.

Mais, à côté de ces motifs proprement économiques, on trouve des motifs politiques. Le système dynastique donne au patron la maîtrise de sa succession : s'il choisit son fils pour lui succéder il peut plus facilement décider du moment de son départ, il n'a pas à se soucier des ambitions et des impatiences des uns ou des autres, il n'a pas à organiser la concurrence entre plusieurs dauphins pour se protéger et maintenir son pouvoir. Regardez tous les efforts que doit aujourd'hui faire Chirac pour ne pas disparaître du paysage politique, il lui faut créer des concurrents à Nicolas Sarkozy, organiser la résistance à ses ambitions.

Si tant de tyrans organisent des successions dynastiques c'est qu'elles apportent une solution au problème toujours difficile de la fin de règne. Si le tyran veut sortir sans être assassiné, il lui faut trouver un héritier qui ait la patience d'attendre, qui attend sans se plaindre parce qu'il sait que la place lui est réservée. Or, seul un fils qui tire sa légitimité de sa lignée et de cela seulement est en situation d'attendre longtemps. Son fils est le seul dont le tyran n'ait rien à craindre puisqu'il ne serait rien sans lui. Il a d'autant moins à craindre de sa part que les liens du sang, l'affection, les sentiments familiaux, l'excellente connaissance que l'on a de ses proches, de ses intimes civilisent les ambitions et sont le seul rempart contre la violence dans des sociétés où l'on ne recule pas devant l'assassinat politique. Les membres de leur famille sont les seuls auxquels ces dictateurs peuvent probablement faire confiance. Et c'est ce qui rend si tentant le système dynastique dans les dictatures contemporaines.

La tragédie classique nous a mille fois montré que la famille ne protégeait pas des assassinats. Vous vous souvenez de Néron assassinant sa mère Agrippine ?

Vous m'accorderez que les matricides sont plus rares que les assassinats politiques.

J'ajouterai que les dictatures les plus sanguinaires favorisent probablement le développement

de ce type de liens : à qui peut-on faire confiance dans un régime de ce type sinon à ses plus proches ? la puissance des tribus avec lesquelles les américains négocient en Irak, en témoigne. Dans un régime basé sur la terreur, la seule manière de se protéger est de coller à sa famille.

Ce raisonnement n'explique pas vraiment ce qui se passe lorsque le successeur n'accède au pouvoir que plusieurs années après le départ du père comme dans le cas de Bush.

J'ai l'impression que l'entourage joue, dans ces cas, un rôle déterminant. L'équipe qui entoure George Bush est pour l'essentiel composée de gens qui ont fait carrière avec son père, qui ne pouvaient prétendre devenir Président eux-mêmes, qui n'avaient guère de chance de s'imposer auprès d'autres candidats mais qui souhaitaient cependant retrouver le pouvoir et qui ne pouvaient l'atteindre qu'en soutenant un candidat sous l'influence de leur ancien patron. Ce sont eux qui ont poussé le jeune Bush à se lancer dans cette campagne, ce sont eux qui l'ont fait gagner.

On retrouve tout cela dans les entreprises et, notamment, dans les PME. Je me suis toujours demandé pourquoi les cadres acceptaient si facilement ces successions dynastiques même lorsque les héritiers n'ont pas fait leurs preuves, n'ont pas de compétences particulières.

Et c'est fréquent ?

Mais bien sûr ! beaucoup d'entreprises en meurent. Si tous ces cadres acceptent si facilement, c'est que ce système dynastique les protège et leur permet de renforcer, d'augmenter leur pouvoir. Les changements de propriétaire s'accompagnent presque toujours du changement de l'équipe dirigeante, ce qui n'est pas le cas lorsque la succession est hiérarchique. Ce qui est vrai des PME l'est en politique : seul un héritier qui tire l'essentiel de sa légitimité de sa lignée, qui n'a pas fait ses preuves peut offrir à une équipe la possibilité de revenir aux affaires avec un pouvoir accru.

Mais comment expliquer que les opinions se laissent faire, surtout dans des démocraties ?

Les quelques auteurs américains qui se sont intéressés à ces questions, je pense, notamment, à Adam Bellow, le fils de l'écrivain Saul Bellow, qui a écrit un véritable hommage du népotisme, expliquent que dans un univers de changement incessant, l'opinion apprécie une certaine stabilité au sommet de l'Etat¹. Le succès des royautés dans l'opinion, succès qui ne se dément pas, viendrait de ce que la monarchie représente un type de pouvoir qui pense au très long terme, en générations plutôt qu'en mandats de 5 ans. Un raisonnement voisin peut expliquer que les salariés acceptent sans trop de difficultés les successions dynastiques : elles incitent les dirigeants à investir dans le long terme qui protège leur emploi. Mais je ne suis pas sûr que cela épuise le sujet. Je suis frappé de voir que ce renouveau du système dynastique accompagne la montée de l'abstention et de l'affairisme, et je me demande si on ne peut pas mettre en relation ces trois phénomènes.

Quel rapport entre l'abstention et la succession dynastique ?

Lorsque l'on parle de la montée de l'abstention, on insiste surtout sur ces électeurs qui ne s'inscrivent pas sur les listes électorales ou qui ne vont pas voter, mais cela s'accompagne également du désintérêt pour les affaires publiques et du dénigrement systématique des politiques. Un journaliste new-yorkais, Andrew Sullivan, s'est amusé à regarder l'environnement familial des candidats aux dernières élections présidentielles aux Etats-Unis.

¹ In Praise of Nepotism Atlantic Monthly | July/August 2003. dans cet article, extrait de son livre publié sous le même titre en juillet 2003, Adam Bellow multiplie les exemples de népotisme dans le monde politique aux Etats-Unis.

Et il a découvert que plusieurs venaient de familles d'élus : si le père de George Bush a été président, celui d'Al Gore avait été sénateur. En France, Raffarin, Baudis, Méhaignerie, Létard, Bachelot, Aubry... sont fils de ministres, de maires de grandes villes, de députés... Les enfants d'élus sont mis très jeunes dans le bain politique, ils apprennent à aimer ce métier quand d'autres apprennent surtout à le dénigrer. Ils profitent de l'expérience, du tissu de relations de leur père et se retrouvent en position de se lancer dans la carrière à un âge où d'autres pensent surtout à trouver un emploi. Dans un régime d'abstentions et de dénigrement des élus, les carrières politiques sont de plus en plus réservées à des gens qui ont été élevés dans un milieu dans lequel on s'y intéressait particulièrement. On retrouve ce même phénomène dans d'autres domaines, le cinéma, le théâtre, les professions libérales...

Vous parliez tout à l'heure de l'affairisme. Vous croyez que l'on peut le rapprocher de la montée du système dynastique ?

L'affairisme n'a pas besoin du système dynastique pour se développer, mais j'ai l'impression que celui-ci le favorise. Le monde politique et le monde des affaires sont en théorie séparés. On ne peut passer facilement de l'un à l'autre ou, plutôt, on doit lorsque l'on passe de l'un à l'autre, abandonner le capital acquis dans une vie antérieure : on ne peut pas mener de pair des affaires et une carrière politique. La démission, le 14 avril dernier, du secrétaire d'Etat à l'aménagement du territoire, Philippe Briand, l'a rappelé : un ministre doit abandonner son entreprise. La solution la plus simple est de confier celle-ci à un proche, à une épouse, à un fils... Et l'on voit bien, du coup, comment la frontière entre vie professionnelle et vie politique que l'on voudrait infranchissable peut être franchie en toute simplicité et légalité dans l'intimité des familles : plus besoin de corrompre qui que ce soit pour obtenir un avantage. Cela ne veut pas dire qu'il y ait forcément des abus, mais cela les rend possibles. Les liens familiaux créent des ponts entre des mondes différents, facilitent les échanges, les contacts, les services rendus... C'est sur ce terreau que se développe l'affairisme.